

UNE ETUDIANTE EN 1939

Je continuai à travailler d'arrache-pied: je passai chaque jour neuf à dix heures sur mes livres. En janvier, je fis mon stage au lycée de Janson-de-Sailly, sous la surveillance de Rodriguès, un vieux monsieur très gentil: il présidait la Ligue des Droits de l'Homme et se tua en 1940 quand les Allemands entrèrent en France. J'avais pour camarades Merleau-Ponty et Lévi-Strauss; je les connaissais un peu tous les deux. Le premier m'avait toujours inspiré une lointaine sympathie. Le second m'intimidait avec son flègme, il en jouait avec adresse, et je le trouvais très drôle lorsque, d'une voix neutre, le visage mort, il exposa à notre auditoire la folie des passions. Il y eut des matins grisâtres où je jugeais dérisoire de disserter sur la vie affective devant quarante lycéens qui vraisemblablement s'en foutaient; les jours où il faisait beau, je me prenais à ce que je disais et je croyais saisir dans certains yeux des lueurs d'intelligence. Je me rappelais mon émotion, jadis, quand je frôlais le mur de Stanislas: ça me paraissait si lointain, si inaccessible, une classe de garçons! Maintenant, j'étais là, sur l'estrade, c'était moi qui faisais le cours. Et plus rien au monde ne me semblait hors d'atteinte.

Je ne regrettais certes pas d'être une femme. J'en tirais au contraire de grandes satisfactions. Mon éducation m'avait convaincue de l'infériorité intellectuelle de mon sexe qu'admettaient beaucoup de mes congénères. "Une femme ne peut pas espérer passer l'agrégation à moins de cinq ou six échecs, disait Mlle Roulin qui en comptait déjà deux. Ce handicap donnait à mes réussites un éclat plus rare qu'à celles des étudiants mâles! Il me suffisait de les égaler pour me sentir exceptionnelle. En fait je n'en avais rencontré qu'un qui m'eût étonné; l'avenir m'était ouvert aussi largement qu'à eux: ils ne se détenaient aucun avantage. Ils n'y prétendaient pas d'ailleurs; ils me traitaient sans condescendance et même avec une extrême gentillesse, ils ne voyaient en moi une rivale; les filles étaient classées au concours selon les mêmes barèmes que les garçons, mais on les acceptait en surnombre, elles ne leur disputaient pas leur place. C'est ainsi qu'un exposé sur Platon me valut de la part de mes condisciples, en particulier de Jean Hyppolite, des compliments que n'atténuait aucune arrière-pensée. J'étais fière d'avoir conquis leur estime. Leur bienveillance m'évita de prendre cette attitude de "challenge" qui m'agaça plus tard chez les femmes américaines: au départ, les hommes furent pour moi des camarades et non des adversaires. Loin de les envier, ma position, du fait qu'elle était singulière, me paraissait privilégiée.

Simone de BEAUVOIR
(Mémoires D'une jeune fille rangée)